

Ces films que vous ne verrez jamais

d'Olympe de Gê

J'aime le sexe. Dans la vraie vie, j'aime le sexe modérément ; comme on aime les fraises, parfois on en mangerait des tonnes, on se roulerait dedans, plus souvent, c'est la dernière chose qui nous passe par la tête. J'aime le sexe surtout quand il est raconté. Je collectionne les récits de sexe, les sons de sexe, les images de sexe. J'aime quand ce sont les hommes qui y sont mis en scène, les hommes velus, les hommes peau de pêche, les hommes avec leurs fesses-pommes qui, plus jeune, m'auraient rendue jalouse, avec leurs veines qui battent sous la peau de leurs poignets et de leur verge, avec leurs rougeurs de plaisir et de Cialis sur les joues.

Heureusement que le bite-à-bite ne m'indispose pas, parce que quand on veut se réjouir du corps des hommes, il n'y a quasiment que l'erotica gay à se mettre sous la dent. Des œuvres de femmes qui sexualisent le masculin, je n'en connais pas beaucoup. On a été pas mal empêchées, on n'a pas eu la tête à ça. Alors j'en crée.

Je suis une femme, je suis pornographe. J'aime filmer le sexe. Montrer la beauté de la génitalité, traduire toute l'émotion de l'impact entre nos muqueuses. J'aime tourner le dos au grotesque, à la surenchère, et proposer de l'intimité, des plans qui tournoient, des corps qu'on ne voit pas.

Je ne considère pas que la fonction du porno soit d'être un support masturbatoire, pas plus que le catalogue de La Redoute ou un documentaire animalier. Je considère que le porno est là pour raconter des histoires de sexe avec autant d'attention que les histoires d'amour, de guerre, de meurtre, ou d'invasion par des aliens. Dans mes pornos,



il y a des dialogues, de la tristesse, des refus et des sentiments, on y parle parfois de transidentité, parfois de faire des enfants.

Autant dire que les producteurs ne se battent pas pour me confier des budgets. Ce sont des femmes et des hommes féministes qui mettent la main au portefeuille pour financer mes films, cagnotte après cagnotte. Mais hier, un mec à la tête d'une grosse boîte de prod X m'a appelée, tout content.

LUI : – Je suis ra-vi de vous parler. Vous savez que vous êtes la prochaine Damiano ! Je vais vous appeler Damiana !

Il m'a balancé un rire de gorge juste assez sonore pour que je ne puisse pas répondre, juste assez suave pour m'enrober de sa validation masculine.

LUI : – Sauf que c'est pas *Deep Throat*, votre boulot... c'est *Deep Thought* !

J'ai gloussé poliment, il a enchaîné :

LUI : – Vous méritez qu'on vous donne les moyens de vos ambitions. Vous avez des scripts qui dorment dans vos cartons ?

MOI : – Oui, quelques-uns.

LUI : – Choisissez-en quatre et venez me les pitcher.

Le vent tourne, je me suis dit.

J'ai exhumé deux storyboards, jeté deux nouveaux synopsis sur le papier, et envoyé le tout en recommandé à mon notaire. Peut-être que je me faisais des films, mais le scénario où le mec me piquait mes idées et les faisait réaliser par un quinquagénaire qui shoote du #barelylegal à la chaîne ne me paraissait pas complètement absurde.

Le lendemain, je me suis pointée au pied d'une tour, on m'a fait badger avant de m'emmener dans les étages jusqu'à un bureau moqueté où le producteur m'a accueillie avec un grand sourire, des Hot d'or sur des étagères derrière lui, une machine à espresso massive sur une enfilade en noyer. J'ai accepté un café avec la ferme intention de le laisser refroidir, et je me suis lancée :

– Un riff de guitare comme un grondement de tonnerre. Du bleu, du vert sombre, des paillettes de soleil. Ça tourne dans tous les sens, on ne sait pas où on est. Il y a une immense traîne de tissu argent qui claque, se plaque au visage. Quand elle se dégage, se révèlent le lac mordoré, les montagnes, les feuilles des arbres sous nos pieds. Les miens se balancent, nus. Les siens, chaussés de grolles de randonnée.

« On est un dimanche, en fin d'après-midi, à la fin du mois d'août. On a décollé à quatre sous deux ailes. La seconde vole juste un peu plus bas, je la vois, bleu et vert, se hisser en colimaçon autour d'une colonne d'air chaud. Pour marquer le coup, j'ai customisé les deux parapentes, ajouté des franges métalliques dorées, et un long panache à chacune de nos sellettes. J'avais *Priscilla folle du désert* en tête, la scène du bus avec l'air de *La Traviata*.

« J'ai accroché des mini-caméras un peu partout. Certaines tangent au bout d'un fil. D'autres sont montées sur de petits bras coudés, attachés aux harnais. Je ne veux pas perdre une goutte, pas un souffle, de ce moment.

Il plisse les yeux avec un air inspiré, avance son index pour me faire taire.

LUI : – Dites... C'est intéressant ça, budgétairement. Vous vous voyez tourner avec des GoPro par exemple ? Vous imaginez comment, le *set up* ?

MOI : – Oui, des GoPro, des smartphones... Le *low-fi* peut avoir de la poésie.

Il hoche la tête, se renfonce dans son siège, satisfait. Je reprends :

– Je suis assise toute nue dans la sellette. Les sangles de nylon serrent mes cuisses et accentuent ma peau d'orange. À cet endroit, mon corps ressemble à une chaîne de montagnes très anciennes. Je la survole du bout des doigts.

« Les autres sont habillés. Derrière moi, T-shirt Patagonia fraîchement lavé, short beige ; très parapentiste pro. L'autre tandem est tout en noir, manches longues, pantalon. La pilote a de grosses lunettes de soleil effet miroir, la guitariste a son ampli portable sanglé à la sellette, et sur les genoux une guitare électrique noire vernie qu'elle titille avec application. Elle envoie sévère, ses doigts font jaillir des miaulements saturés, le *delay* bien appuyé s'en va ricocher comme un taré au-dessus du lac. Ça me rugit en dedans, ça me prend l'estomac, la gorge, la chatte.

« Je suis amoureuse, pas beaucoup, juste un peu. Juste assez pour ressentir cette envie insistante de sa peau, de son ventre, de sa nuque, de son sexe. Si je renverse le visage, l'arrière de ma tête vient toucher sa poitrine, l'odeur "fleur de coton" de sa lessive me serre le cœur, je sens ses muscles jouer contre ma nuque, le petit pectoral, le grand pectoral, je devine ses mains qui tendent et détendent les drisses, à la recherche des thermiques qui vont nous emmener plus haut. Je plisse les paupières et, à travers les larmes de vent et de vitesse, je vois le bleu du ciel danser avec les teintes roses et orangées de l'aile du parapente.

« Là, ses genoux frôlent mes hanches, avec en macro les tout petits poils qui se détachent, plus clairs, sur la peau sombre de fin d'été. Ces genoux, c'est la seule partie de son corps à laquelle j'ai un accès facile, et ça me va très bien, car chacune de ses rotules est faite pour se loger exactement dans la paume de ma main. J'aimerais que ses genoux soient une zone érogène. Ça n'a pas l'air d'être le cas.

« Une de mes mains quitte son genou, empoigne mon sein droit, puis le gauche. Passe sur les deux en cercles généreux. Le vent des cimes les a saisis, ils sont balles de caoutchouc, mozzarella di bufala, tomate cœur-de-boeuf. Je les voudrais tout le temps comme ça ; jamais relax, mollesse transpirante, nez vers le sol. Je leur fais faire du manège, des échauffements de danseur, un

tour vers la droite, un tour vers la gauche, j'étire vers le haut, je laisse rebondir. J'ai pas les seins très sensibles, mais derrière il y a mes poumons, la caisse de résonance de mon excitation. Du bout des doigts le long du sternum, je suis mes inspirations et mes expirations, de plus en plus profondes, l'oxygène me monte à la tête, avec le vertige de l'envie.

« On est au-dessus de la cime la plus haute. Je n'ai pas froid, je pourrais, mais ça va, l'adrénaline coule à flots dans mes veines. La guitariste actionne un *fuzz* atmosphérique, les traînes argent claquent au vent, les leds rouges des caméras me font des clins d'œil. J'espère qu'elles captureront des éblouissements, des *flares* psychédéliques, j'espère qu'on les sentira vibrer d'anticipation dans les brises ascendantes.

« Ma main quitte mes seins, descend vers mon sexe. L'autre reste ancrée à son genou, os contre os, tendons contre tendons. Je frotte ma toison pubienne, je tire un peu vers le ciel. Mon majeur se faufile entre mes lèvres. Je ne mouille pas. Je suis excitée, mais c'est souvent comme ça, ça met du temps à s'ouvrir, à dire "Ok, je t'invite". C'est souvent sec comme si rien ne m'avait émue au début, et j'ai, chaque fois que mon doigt rencontre ma muqueuse assoiffée, une microseconde de déception mêlée de honte. C'est bien que ce soit juste une microseconde ; quand j'ai commencé à moins mouiller, ça pouvait me durer quinze minutes cette impression d'être ratée de la chatte. Ce sentiment de ne pas faire honneur. À terre, ça fait quelques années que j'ai toujours du lubrifiant avec moi, un gros flacon de 250 millilitres dans ma table de nuit, un petit de 100 millilitres dans mon sac. Je n'aime pas la salive, l'odeur acide que ça a et puis la résistance quand ça s'évapore. Mais là j'étais déjà en l'air, toute aux montagnes, à la nature, alors j'ai dû croire que mon corps allait s'aligner avec le paysage, faire dévaler des torrents de mes sommets, juste en dessous de nous il y a le Fier qui caracole sur les rochers, et c'est vrai que j'aurais été fier de déverser

des cascades d'envie dans le lac d'Annecy. Alors, j'ai oublié le lubrifiant.

« Ses deux mains sur mes épaules. Ses lèvres dans mon cou. Les drisses libérées, les poignées de l'aile dans le vent. Sa voix qui me glisse de regarder dans la sacoche. Je tâtonne, ses mains me massent le crâne, font crisser mes cheveux. Je rencontre un objet oblong, dur et doux. Un élan de joie, j'ai deviné. Un *magic wand*, embelli d'une longue traîne arc-en-ciel qui scintille. Les vibrations du *wand* rejoignent dans mon bas-ventre les vibratos de la guitare.

« Pour le générique de fin, j'ai écrit cette chanson :

Un peu de moi est resté
suspendu
sous une aile
au-dessus d'un lac
et se balance haut-le-vent
s'entorsade avec les sapins des sommets
tangué
roule
et plante sa pupille dans celle du choucas à bec jaune.
Un éclat de moi est resté
où tout n'est que brise
qui siffle
et qui claqué,
juste un rien
qui bulle
frôle
froisse la rousseur des cimes
tintinnabule avec les cloches des alpages
et verse une larme
là où se laissent couler les pâles falaises.
Un souffle de moi est toujours

le verbe court
le regard haut
pieds en terre doigts au vent
et, au creux du ventre,
le paradoxe du parapente.
Envolée,
ma légèreté
est restée en l'air.
Et sous mon aile reposée
s'est nichée une toute nouvelle gravité.

Il change de fesse. Il y a un micro-flottement.

LUI : – Ça s'arrête là ?

MOI : – Oui, sur la chanson.

Je vois ses mâchoires et ses sourcils composer soigneusement un sourire de circonstance.

LUI : – C'est intéressant, hein. C'est très joli. Très joli.

Il se frotte les joues, le menton.

LUI : – Mais... même si on shoote avec des GoPro, y a quand même une grosse équipe à mobiliser, vous vous en rendez compte...

MOI : – Bien sûr.

LUI : – Comprenez-moi bien, je suis un grand fan de montagne, un grand grand fan... Et de rock ! (*Il se fend de quelques gestes d'air guitar qui font crisser son costard.*) Mais quand même, c'est beaucoup de moyens, ce film, pour finalement une scène sans... Enfin, une scène de... (*le mot tombe comme un couperet*)... de masturbation. Alors c'est sympa, hein, la masturbation, c'est pas moi qui dirai le contraire, ha ha ! (*Il tripote son stylo-plume trapu, taché de blanc.*) Mais c'est vrai que nous, ici, on produit plutôt des scènes de sexe. Je veux dire des scènes avec pénis.

MOI : – Deuxième idée ? Le cadre est plus classique, je vous emmène dans un bordel.

LUI : – Régalez-moi.

Je donne le tempo de mon index sur son bureau.

– Un film fait d’images immobiles. Rythmé par un piano frappé d’un doigt unique. Une porte cochère laquée de noir. Un visiophone en acier. Je sonne, les battants s’ouvrent, tirés par un valet automatique. Je laisse derrière moi les scooters hystériques, les employés qui vont déjeuner. Entre dans la fraîcheur d’une cour pavée. Sur la droite, un escalier en pierre. Premier palier, une porte entrebâillée, un sas de velours noir. Je referme porte et rideau sur moi. Plus de jour, plus de nuit. Des corps sont sculptés par des lumières orangées. Les peaux sont douces et les formes lisses. On me sourit. Dans un coin de la pièce, une grande femme maigre, Gonzales échevelée, pose sa seconde main sur le clavier : “Bienvenue à *La Bordelle*.”

« *La Bordelle*, deux L, E, une maison close fermée aux clients, ouverte exclusivement aux clientEs, avec un E. Ici, les personnes qui vendent des services sexuels aux femmes peuvent être de tout sexe, de tout genre... mais toutes connaissent sur le bout des doigts la physiologie et la psychologie du plaisir. Elles savent le croisement des bulbes du clitoris et de l’urètre sous le fin plafond du vagin, la sensibilité des *deep spots* de chaque côté du *cervix*, et comment réagir quand, soudain, la reviviscence d’un trauma de femme surgit.

« On m’offre un thé, vert, blanc ou noir, on m’avance un fauteuil, on me demande comment je vais, comment je me sens. Je me sens bien.

« Tour à tour, ils et elles viennent s’asseoir en face de moi. De près, je discerne des plis au coin des yeux, les pores sur une joue, la fraîcheur du dentifrice dans un souffle. C’est émouvant et sexy, le charnel qui perce cette mise en scène de statues. On échange quelques mots. Qu’est-ce que j’aimerais, qu’est-ce que je n’aimerais pas. Et elles, et eux, leurs goûts, leurs limites. Ce n’est pas un exercice facile pour moi, de dire cela. Je n’y ai jamais

vraiment réfléchi. Je n’aime pas qu’on me caresse les tibias ni qu’on porte de parfum trop tenace, mais à part ça... ?

« Pour m’aider, on me tend un petit carnet, comme la carte d’un restaurant. À moi de choisir. Je lis à voix basse : “embrasser caresser chatouiller danser masser saliver cracher cracher dans la bouche cracher sur le sexe lubrifier à l’eau au silicone effleurer avec les ongles sans les ongles laver baigner branler doigter un doigt deux doigts trois quatre fister lécher sucer s’asseoir sur le visage irrumer fesser griffer un peu beaucoup mordre tirer les cheveux les tiens les miens pincer les joues les tétons les fesses claquer gifler bifler enfoncer enfoncer profond enfoncer encore plus profond enculer se faire enculer plug vibro gode ceinture gode simple gode double pénétrer pénétrer doublement pénétrer triplement dilater aveugler bâillonner masquer cagouler menotter attacher corseter fouetter étouffer asphyxier manger fumer jouer avec une bougie jouer au poney jouer à être chien chienne jouer à chat chatte jouer au docteur à la docteure jeu d’électricité chauffer frictionner brûler refroidir glacer pisser chier raser le sexe agenouiller nettoyer avec la langue humilier initier.”

« Je désigne à une personne au regard doux et au pénis bien en chair les mots : “embrasser”, “caresser”, “masser”. Et j’ajoute, les yeux baissés : “circlure”. “D’accord.” Le carnet est refermé, le prix de la prestation est annoncé. Le tarif a été calculé à la fois en fonction de ses prétentions tarifaires et de mes capacités financières, j’accepte. Nos tests, sérologies et prélèvements, sont échangés. Nous avons une heure. Ok. “Je peux te prendre la main ?” Ses doigts se mêlent aux miens et m’entraînent après un long couloir dans une pièce de la taille d’une petite chambre d’hôtel. À peine la porte franchie, il faut monter trois marches étroites pour se laisser choir sur le matelas en latex qui emplit chaque pouce de l’endroit. À l’autre bout du matelas, de nouveau trois marches qui descendent vers un cabinet de toilette bien isolé, pour se laver et trouver un peu d’intimité.



« Mes genoux plongent dans le latex, j'ôte mes vêtements sans cérémonie. Une légère anxiété sociale bat à mes tempes, oser des tentatives de séduction en enlevant mes chaussettes m'embarrasse, mais je ne veux pas non plus avoir l'air de trop me hâter. Je me débats avec le quatrième bouton de mon jean quand nos langues se télescopent. Ses lèvres sont charnues, son baiser me va droit au sexe. Son haleine sur mes lèvres, le cliquetis de sa salive qui rencontre la mienne, ses mains qui prennent mes joues, mes oreilles, mon crâne, l'odeur touffue de ses aisselles, la douceur de son dos, tout ça me va, tout ça me plaît. Un peu trop ?

« Non, non, retour vers le présent, mon jean est ôté sans incident, le reste aussi. Mes membres se détendent, je me laisse aller à une position d'étoile de mer satisfaite – on ne peut pas avoir toutes les angoisses, au lit l'anxiété de performance m'a été épargnée. Le dos de ses doigts se met à courir sur mon corps des genoux jusqu'aux cuisses, au nombril, au cou, au visage, redescend en petites vaguelettes, en spirales, en tourbillons, en pluie d'été, l'intérieur des avant-bras survole ma poitrine, mon ventre, contourne soigneusement les lèvres de mon sexe, s'applique à hérissier, puis à lisser la chair de poule sur mes quadriceps. Les deux pouces pressent mon front, je soupire, assouplissent le haut de mon crâne, le creux de mes paumes, je m'étire d'aise, vrillent dans le gouffre de mes aisselles, visent la pointe de mes hanches, saisies maintenant à pleines mains pour m'inviter à me retourner.

« Je passe de face à pile, lui présente mes omoplates, mes lombaires, mes fesses, la plante de mes pieds. Tout son corps se mobilise pour m'attendrir, m'élastifier : ses poings pèsent à la naissance de mon cul, ses coudes avancent à petits pas le long de ma colonne vertébrale, soudain le matelas tangue, ses mains agrippent des poignées au plafond et ce sont ses talons qui forcent mes épaules et ma nuque à lâcher prise. Ce n'est plus

moi qui respire, c'est son poids tout entier qui donne le rythme aux va-et-vient de mon diaphragme. Mes expirs s'allongent, j'ai chaud de l'intérieur.

« Se laissant tomber sur le dos à côté de moi : “Vas-y, prends-moi.” Sa bouche embrasse la mienne, sa bite bande dans ses *long john* blancs. Il y a une tache de mouille qui s'agrandit doucement là où se dessine son gland. Le caleçon valdingue dans la pièce. Je l'empoigne, son méat me sourit, mon index barbouille sa couronne et son frein de liquide préséminale. Ses hanches dans mes mains, je l'enfourche, maintiens son bassin plaqué au matelas, mes yeux dans ses yeux, je lui demande si je peux. “Oui, vas-y.” J'expire, et je le saisis, du bout de mon sexe. Petits cercles pour bien le caler à l'orée de moi. Ses sourcils me supplient, il retient sa respiration, moi j'inspire et puis dans le souffle je descends, je l'étreins peu à peu de tout mon vagin, ses yeux se ferment, sa bouche happe l'air, je m'enfonce encore, mon périnée le palpe, fait des vagues qui partent du bas de mon vagin et remontent vers le bout de son gland, il gémit, je fais danser mon pelvis pour masser sa queue tout entière, je descends comme en hélix, ses abdominaux tressautent, me voilà arrivée à la garde, même les lèvres de mon sexe le ceinturent, je m'assois, mon clitoris pointé sur son pubis. Petits cercles sur son immobilité, une main imposée sur ma vulve, en quelques secondes, je jouis. « La femme au piano plaque de nouveaux accords à la chromatique mélancolique. Elle entonne :

Pouce
La pulpe de ton doigt
Dans la paume de ma main
Soleil rose derrière les arbres
Pouce
Perle sur ton frein
Béate, à l'orée du méat,

Je bois
Pouce
Glousse
Éclat de fille, éclat de joie

Il se racle la gorge, sourit de toutes ses dents :

LUI : – Y a une chanson, donc c'est fini, c'est ça ?

MOI : – Oui.

LUI : – C'est bien vu, le bordel.

MOI : – LA bordelle.

LUI : – La bordel, oui, ça peut faire de belles images. J'ai un chef op très senior qui filmerait ça aux petits oignons.

MOI : – Je travaille avec UNE cheffe op.

LUI : – Ok, ok... (*Silence.*) Mais du coup, il y a une pénétration, ou...

MOI : – Ah oui oui, y a une pénétration... La circlusion, c'est le miroir de la pé...

LUI : – Oui, bien sûr, ça j'avais compris, la concussion. Mais c'est pas très... C'est cérébral, quand même. Elle est où, l'éjaculation ?

MOI : – Là il s'agit avant tout de son plaisir à elle...

LUI : – Le X, c'est bien quand c'est simple... Un scénario avec un plombier, une nana, basta, pas de tralala...

Tant pis pour les scripts envoyés au notaire. À la guerre comme à la guerre. Je pars en freestyle :

– Un endroit paumé quelque part sur la diagonale du vide. Quand on roule par là-bas, c'est plat, plat, plat, et puis d'un coup : il y a cette usine colossale qui apparaît. Grosse araignée tout en cheminées et tuyaux corrodés, elle n'en finit pas de s'étendre sur ses hectares de sol aride, derrière ses palissades et ses barbelés. Personne ne sait bien ce qu'on y fabrique, on n'y voit même pas un panache de fumée. Il paraît que tout ce qui est liquide dans la région passe par là, pour être... on se demande.

« Un jour, la sirène se déclenche à en faire siffler des acouphènes à des kilomètres à la ronde. En même temps, mon 3310 de boulot danse dans ma poche arrière. “Y a une fuite dans le conduit C 40. Magne-toi, les gars savent pas quoi faire.”

« Je saute sur mon monocylindre et, d'une détente dans le kick, j'arrive sur les lieux de l'incident, une cathédrale de conduits érigée en sous-sol. Tout le monde regarde en l'air : une artère de deux bons mètres de diamètre crache de l'eau pure à deux cents litres par seconde. Les gars sont trempés jusqu'à l'os et leurs T-shirts leur collent au torse. Y a des poils dressés par la chair de poule et des tétons qui pointent. Je suis pro, attention, mais il y a des trucs que je ne peux pas ne pas remarquer.

« Tandis que je détermine quelle vanne refermer sans mettre toute l'usine à l'arrêt, les mecs me matent avec une drôle de lueur dans le regard. Je m'en fais pas trop, j'ai mon chalumeau à la ceinture, je les allume s'ils battent d'un cil. Au bout de deux, trois minutes, c'est bon, j'ai la situation bien en main. Je pianote mon code d'accès sur le tableau central, je scanne l'empreinte de mon index gauche, je tourne à fond le volant de la vanne 2700B. Torrent tonitruant, rivière, ruisseau, filet pitoyable, le débit se fait chuintement plaintif. Goutte, goutte, *plop, puic*, puis plus rien. J'ai stoppé la fuite.

« Les gars m'applaudissent comme si je venais de poser un avion de ligne sur un terrain de foot. On a de l'eau jusqu'aux genoux, mais ils tiennent à aller chercher des canettes de Kombucha pour trinquer à mon succès. On s'envoie quelques lampées, et pendant qu'il y en a deux qui me tchatchent sur mon matos, appliqués à prendre l'air impressionné, y en a d'autres un peu plus loin qui commencent une bataille d'eau. On tripote mes outils : “C'est une cerceuse ?” “Oui, oui”, j'ai du mal à rester focus, ça gicle dans tous les sens, un gars se prend les pieds dans le croche-patte d'un autre et s'étale de tout son long dans la flotte, la gaieté se répand comme une flammèche à la surface



d'une flaque de pétrole, les T-shirts sautent pour claquer sur les peaux mouillées.

« Une gerbe d'eau en plein dans mon visage. Un jeune mec torse nu me dévisage, hilare, son casque de chantier arrosoir à la main. Son autre main se tend vers moi : "Viens." Je décline, c'est tentant, mais je suis sur mon lieu de travail, merde, je vais pas tout mélanger. Une clameur cabriole sur les parois de la salle, y en a trois qui se sont mis en sous-vêtements, et je découvre qu'ils ont des slips aux couleurs de l'usine, bien moulants, sans doute pour les soutenir dans les situations extrêmes, quand la pression monte, quand les boyaux tremblent sous les hectopascals, quand ça flue et ça reflue et ça vibre de chaleur, quand les peaux deviennent moites, les mains glissantes.

« L'un des trois mecs en slip a pris mon huile de coupe. Il s'en bombe tout le corps et les deux autres se mettent à lui masser le ventre, lui agacer les tétons. Ça rigole, d'un rire bourré de testostérone, et puis un silence, comme quand on goûte et que c'est super bon, tout le monde ferme sa gueule et le mec aux tétons offerts sort un soupir du fond de son diaphragme, les autres sont maintenant hyper concentrés sur ce qu'ils font, ils se mordent les lèvres, ils froncent les sourcils, on dirait qu'ils sont en train de faire de la micro-soudure sur les zones érogènes de leur pote, qui se fend d'un geignement déchirant. Il ne se passe pas longtemps avant qu'ils sortent sa bite du slip, et je dois dire qu'elle est jolie comme tout, c'est un petit format monochrome et velouté, quelques poils mousseux au-dessus et au-dessous des couilles bien plaquées au périnée. Le propriétaire du pénis me lance des coups d'œil par en dessous, les deux autres attaquent une branlette à quatre mains façon turbine.

« Je commence à transpirer, j'ai les ailes du nez et la lèvre supérieure qui perlent, j'essaie de regarder ailleurs, j'ai l'œil qui tombe

sur un petit groupe qui joue avec ma ventouse géante, ça se succtionne le gros ventre, les fesses rebondies, les *plop*, les *smack* font écho entre mes tempes. Quand par-delà les sons mats de la chair j'entends mon nom, j'arrive à grand-peine à tourner la tête : derrière une des méga-tubulures, une ribambelle de mecs m'appellent, ils se sont attaché les bras en l'air aux gouttières ; leurs poignets joints par mes serre-câbles, leurs queues pointées à 135 degrés, leurs aisselles humides me regardent dans les yeux, leurs voix s'élèvent :

*I fell in love with a dick,
the dick*

« Je frissonne, je vertige, je sais pas,

*but the dick was a dick's dick,
the holder of the dick was a prick*

« Je tachycarde, je sueur froide, mais qu'est-ce que

*oh dick,
if only you were mine
if you were mine, only.*

« Mais qu'est-ce qu'il m'arrive, leurs voix se croisent et se décroisent et me térébrent, m'enamourent, *flop, flop*, ça clapote dans ma tête, dans mon sexe, *clap clap*, ça vague à l'âme dans ma volonté, tout mon corps me tourne le dos, leur mélodie me perfore la poitrine, le ventre, l'utérus, mon périnée convulse, mon clito fourmille et s'agite comme une baguette de sourcier, y a quelque chose de plus fort que mon cerveau qui me fait faire de grandes enjambées dans l'eau jusqu'à leurs lèvres, leurs langues, la douceur de leurs incisives, les mèches de leurs cheveux sur le

front, leurs lobes, le creux de leurs coudes, la tendre ligne de poils sous leur nombril, l'accent sous leurs obliques qui descend en flèche jusqu'à leur sexe, leur cul, la sueur coule jusqu'à mes côtes flottantes, mes mains tremblent, s'avancent vers leur peau, je ne veux pas, Les toucher ! Je ne veux pas faire ça, Les palper ! Arrête ! Je ne veux pas, Les empoigner ! Dans ma tête je déclenche la sirène, celle qui assourdirait un crotale, je freine dans un fracas grinçant d'étincelles, mes doigts s'immobilisent à un millimètre des perles de gouttes d'eau sur leur peau, Non c'est Non c'est Non c'est Non, laissez-moi remballer mes ventouses, mes serre-câbles, mes lubrifiants à métaux, mes étaux, mes marteaux...

« L'usine déglutit, des siphons aux quatre coins de la salle avalent l'eau tiède à grands tourbillons contraires. On se retrouve dans des flaques, les semelles trempées. Les gars se figent, le cheveu méchu, les calbars et les aisselles dégouttent. Ça se rhabille, les T-shirts mouillés et froids remis à même la peau. Les dents grincent, quelques rires faux. Moi je prends mes cliques et mes claques, mon diable avec mes caisses dessus et je me casse, ciao.

Un sifflement entre ses dents.

LUI : – Eh ben ! Ça va faire un sacré casting !

MOI : – Ça vous plaît ?

LUI : – Oui, oui. C'est intéressant hein, votre regard, votre regard de femme. Je serais pas allé par là, vous voyez, quand je pensais à un plombier...

MOI : – C'est pour ça que vous m'avez appelée.

LUI : – Tout à fait, tout à fait. Après, le hic, c'est qu'on a une politique un peu... en fait, on a rien contre les scènes gays : entre filles, on est vraiment pour. Mais le gay entre mecs... entre vous et moi, nos abonnés sont pas prêts. Il faut pas brusquer les gens, c'est contre-productif. On les braque, vous comprenez.

MOI : – C'est plus sur le consentement que sur le sexe gay...

LUI : – Vous aviez une quatrième idée ?

Je me masse la nuque.

MOI : – C'est l'histoire d'une jeune femme. Un peu comme moi. (*Je passe la main sur mon avant-bras.*) Et d'un producteur.

Un peu comme vous.

LUI : – Ho ho... Vous m'intriguez...

MOI : – Un plan fixe, léché, composé à la Courbet. Il y a des draps blancs qui plissent nacrés, deux cuisses écartées, au centre : un sexe. Ici, pas de toison charbon, voyez les efforts que je fais : la vulve est glabre. En son sommet, une main repose. La main appartient au même corps que la vulve, les ongles sont ras. Les doigts pianotent, s'impatientent. Au son, des raclements de chaises sur le plancher, l'ajustement métallique de pupitres, un hautbois lance son *la*, les vents suivent. La main sort du champ, réapparaît avec une lingette bébé, passée soigneusement sur, puis entre les lèvres.

« Nouveau *la* du hautbois, nouveau plan fixe : le pénis repose sur l'aine gauche de son propriétaire. Sa toison aussi a été tondue, dans un souci égalitaire. S'accordent le violon et le violoncelle, la contrebasse. Le gland prend l'air, les couilles sont chaudes et détendues, la verge aussi.

« L'orchestre entame l'ouverture. On s'est rapproché de la vulve. La paume de la main appliquée sur le mont de Vénus le masse en cercles lents. L'index et le majeur descendent le long des lèvres, de leurs mouvements les animent. Soudain les muqueuses semblent buccales, le clito se fait lurette, et le vagin, en contralto :

Suivre ce chemin outremer sous ta peau,
Une bifurcation, maintenant vert profond,
Depuis la racine de toi
Jusqu'au ballon de ton front
Et tout en haut, découvrir ce cratère minuscule,
D'où sourd une chaude larme,

D'un expir ému fraîchir l'air
Pour voir danse-onduler
Ta surface testiculaire,
Entre les vagues tectoniques
De tes continents pacifiques
Observer, la gorge serrée,
Le sang te monter.

« De vif, le mouvement se fait lent, le pénis élève sa voix de ténor :

Me déplie, me déploie, me développe,
Me pousse, m'enfle, me rêve qui m'enfoncé
Donne de petits, tout petits à-coups...

Il étouffe un bâillement.

Je cherche son regard, le harponne :

— ... Trotte trotteuse vers le douze de midi
Vers tes lèvres rasées langues de chat au-dessus
Peau de pêche en dessous...

« L'actrice s'interrompt. Repose le script sur le bureau du producteur – pas vous, celui de l'histoire –, sa tasse d'espresso sur le script, sa cuisse droite sur sa cuisse gauche, ses lombaires contre le dossier, sa main gauche sur son genou droit. "J'aime bien", dit-elle. "Tant mieux", fait le producteur. "C'est écrit pour vous, du sur-mesure." Le soleil d'hiver fait des *flares* sur les parois en verre du bureau. Le producteur lui ressert un espresso, remonte ses chaussettes. C'est un homme élégant.

Je vois le mien, de producteur, se rengorger un peu. Je lui souris, poursuis :

— Il a du talent, le talent lui a donné de l'argent, et l'argent un look de *trader*, et c'est vrai qu'il *trade*, des mirages de carnations, des déclenchements d'érections, des jaillissements de fluides

corporels, il achète des dizaines d'orgasmes pour en revendre des milliards, de "Han !" en clics, de "Hooooo..." en *Buy*, il conquiert cerveaux et sexes à l'échelle planétaire.

« Ça fait longtemps qu'ils se connaissent, tous les deux. Vingt ans, maintenant. Quand elle a commencé, elle avait juste trente ans, elle s'est assise ici, en face de lui, avec un script qu'elle s'était écrit. Elle le lui a lu, il a signé, ils n'ont jamais cessé de collaborer. Entre eux, il y a du respect, peut-être même une forme d'amitié. « Il se lève de toute la verticalité de ses rayures prince-de-Galles, un genou craque, discrète humiliation, superbement ignorée, ses pouces se logent dans la ceinture fermée non par un H, mais par un X, du sur-mesure bien sûr, en or guilloché, il va se camper devant la baie vitrée. Le dos tourné, l'œil perdu sur la ville en bas : "Je peux vous confier quelque chose ?" Elle repose sa tasse d'espresso. "Avec plaisir." Dos toujours tourné, il se redresse un peu : "J'ai soixante ans aujourd'hui." "Oh", elle sourit, il reprend. "Soixante ans, et je n'ai jamais joui." Elle sourit toujours : "Est-ce que vous éjaculez ?" "Non, rien, sensations, plaisir, phase de plateau, oui, mais jamais la résolution, jamais les endorphines, la sérotonine, jamais les muscles lourds, je fais l'amour comme on siffle un café, après je me rhabille et je reprends ma journée. Ça ne m'a jamais empêché d'apprécier la sexualité, de m'y intéresser, heureusement, vu mon métier, mon anorgasmie ne m'inspire ni regret ni gravité. Juste de la curiosité... Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça." Elle se baisse pour ôter ses bottines. "Vous permettez que je vous examine ?"

« Les vestes enlevées lentement. Les chemises déboutonnées. Les lèvres qui s'effleurent sans se rencontrer. Les torsos nus, son ventre qui vient se plaquer au sien. Les abdomens qui se soulèvent ensemble. Les odeurs de parfums trop chers, de vêtements nettoyés au pressing, de produits capillaires sophistiqués. Un baiser charnu est échangé, un poil malhabile, un peu étrange après toutes ces années, soudain on rencontre l'haleine,





le goût de l'autre, enfin on *connaît* cette personne, la mémoire de ce corps se grave dans la chair. Sa main sur son sexe et vice-versa. Leurs glands décalottés.

« Elle s'excuse une seconde, fouille dans son sac, en sort une bouteille de 100 millilitres pour valise cabine, dedans du lubrifiant, elle actionne la pompe, noisette, noix, le creux de la paume plein de gel jusqu'entre les doigts, de son côté à lui, clic feutré d'un interrupteur, les lames d'un store beige dansent le long de la baie, les toits disparaissent, il enlève le bas, le voilà nu comme un ver, elle s'avance vers lui, tartine leurs sexes, leurs pubis, leurs cuisses, leurs fesses.

« Leurs pelvis se frottent, glissent, patinent, hula hoopent sans jamais se quitter, se chassent et s'aimantent. Vu de l'extérieur c'est peut-être grotesque, mais à vivre, c'est sublime. Tout luit, tout fuit, tout devient si profondément agréable, si libre, si régressif, si relaxant... Ses mains sur son visage, ses mains sur sa poitrine, les yeux rivés, les souffles mêlés, les voilà qui glissent au sol.

« Le ventre sur la moquette, fesses blanches, lisses, brillantes, fesses si belles qu'elles semblent de plastique. Les deux lobes de chair sont écartés délicatement, avec vénération. Du lub, plus de lub, encore du lub, coule en rivière le long de la raie.

Ses yeux brillent, il se penche vers moi, il jubile :

LUI : – Vous me surprenez ! Je vous attendais pas sur de l'anal...

MOI : – Un doigt vient se poser sur l'anus : contraction rétractée d'animal apeuré. Le doigt s'envole. Un baiser dans le cou, murmuré à l'oreille : “J’y vais ?” “Oui, Ok.” Le doigt revient, cette fois la pulpe entre à peine en contact, attend. Un inspir, l'autre main masse les fesses, le bas du dos, le haut des cuisses. Après quelque temps, quand la main sent sous elle la franche antéversion du bassin, le doigt pousse très, très lentement. C'est à peine une pression, plutôt une intention. Puis relâche. Et, dès que la cambrure des reins l'appelle, reprend. Puis relâche, et

reprend. C'est le pouls tranquille d'un cœur qui fait passer de la chaleur, de la bienveillance, du *care*.

« Le pelvis se soulève, tremblant, l'anus appelle en lui le doigt expert. Le majeur cajole son diamètre avant de doucement se frayer un passage d'un centimètre, un inspir, lentement, profondément, puis deux. Le ventre tressaute, une main glissée entre les jambes vient prendre en coupe le pubis, les hanches entrent en transe, l'anus en veut plus, l'index rejoint le majeur et, à deux, ils s'immiscent doucement. Première phalange, langue bifide qui s'enroule, se dilate, deuxième phalange, déjà ?, aspiration, mais comment ?, deux et demi, les doigts se recourbent, tâtonnent, un geignement, “Ça va ?” “Oh... oui...” “Encore ?” “Oui... Oui...” et c'est en plein cœur qu'ils atteignent la prostate...

Il sursaute :

LUI : – La... ?

MOI : – La prostate. Elle va le faire jouir par la prostate, il va enfin...

Il se lève silencieusement, se fait très grand, m'ouvre la porte de son bureau, le regard fixé sur la moquette grise du couloir.

Je ramasse mes affaires, mon téléphone tombe, la pochette avec mes idées, je pars, j'aimerais dire superbement, mais pas vraiment.

MOI : – Merci pour votre...

Dans mon dos, la porte claquée.

Le vent du changement dans le monde du X, retombé.

Pourtant, je m'étais appliquée, il y avait une péné, et ce n'était pas gay. Les hommes et la sexualité, c'est encore compliqué.